

Allocution de Geneviève GAILLARD
Maire de Niort, députée des Deux-Sèvres

Voilà quelques années que l'on ne te voyait plus au marché, ton panier accroché au bras, et le sourire accroché aux lèvres.

Voilà quelques années que je n'entendais plus ton pas feutré qui se glissait dans le secrétariat de la permanence parlementaire.

Le poids des années, le fardeau de tes joies – de tes peines, de la maladie ont eu raison de ton incroyable envie de débat, de dialogue mais aussi d'actions discrètes mais efficaces.

Toi, André, une figure locale, comme on dit, tu nous as quittés aussi discrètement que tu as vécu, mais, sois en certain, notre mémoire, en ce jour de deuil, reste vive.

Plus de trente-cinq ans de vie publique, trente-cinq ans d'actions en proximité de René Gaillard, cela ne s'oublie pas, mais surtout cela doit être rappelé à tous les Niortais et plus particulièrement à celles et ceux qui aujourd'hui considèrent peut-être comme une banalité : les CSC dont l'ancêtre, les maisons pour tous, ont été votre construction, le CCAS, les foyers logement, les crèches, l'aide à domicile, et j'en oublie tant d'autres. Autant d'équipements sociaux destinés à rendre plus facile la vie de celles et de ceux que vous serviez : tous les Niortais.

Grands sportifs tous les deux, vous avez ensemble marqué d'une empreinte indélébile le caractère mutualiste, généreux et ouvert de notre ville. Le Stade Niortais, les Chamois vous doivent eux aussi beaucoup.

René nous a quittés il y a maintenant vingt-cinq ans, toi, tu nous quittes aujourd'hui, et avec toi s'envole le dernier fil de l'amitié qui vous a vu partager, successivement et sincèrement, de grands bonheurs et de grands malheurs.

Tu nous as en effet rassurés – épaulés – aidés, même quand il a fallu surmonter des tourments et des peines insupportables.

Tu étais toujours là avec ton cœur grand comme le ciel quand il faisait chagrin. « Appelle André » ais-je entendu de manière régulière durant ma jeunesse et mon adolescence. Et André répondait toujours.

Oui, André, ta générosité, ta discrétion, ta disponibilité faisaient de toi, dans ta vie publique comme dans ta vie privée, un homme apprécié, aimé, respecté.

Mais ce parcours somptueux s'est pourtant arrêté par la volonté d'un homme face auquel tu n'as pas pu lutter – la politique est un monde cruel, rien alors ne t'a été épargné.

Nous avons en commun d'avoir partagé cette cruauté, ce mépris. Nous les avons surmontés chacun à notre manière.

Tu t'es retiré de la vie publique qui te plaisait tant, meurtri, blessé, mais à eux seuls tes mandats de premier adjoint, conseiller général et parlementaire restent le témoignage de ce que portais, de ce que tu donnais, de ce que tu faisais.

J'ai souvent discuté avec toi de ces moments douloureux, tu les as vécus avec tristesse et de manière silencieuse, sans jamais pourtant renoncer au militantisme, à l'intérêt que tu portais à ta famille politique et à la vie locale et nationale.

J'ai découvert progressivement en toi l'humaniste, le sociologue, voire l'écrivain que tu étais, analysant chaque détail d'une société en évolution permanente, chaque décision à l'aune de ce que tu considérais comme l'intérêt général.

Quand tu entrais rue du 24-février, je savais que nous allions passer un moment intense, fort, riche. Là, sans retenue, en toute franchise, la jeunette que je suis a découvert, à travers tes propos, tes petits mots toujours écrits avec soin d'une écriture caractéristique, j'ai découvert, dis-je, des histoires, des anecdotes, des remarques et réflexions toutes plus déconcertantes les unes que les autres mais si actuelles, si vraies. Ces histoires d'une vie, ces histoires qui font la vie, la vraie, celle de chacun d'entre nous, sauf de ceux qui ne savent ni écouter, ni entendre, ni regarder.

Que de débats après le 21 avril 2002 ! Que de colères, d'indignations sur les orientations prises par nos gouvernements successifs ! Nos échanges, toujours chaleureux, nous amenaient souvent à rire, malgré la fatigue qui se faisait de plus en plus sentir au fil du temps.

Oui, André, j'ai passé de bons moments avec toi, lorsque ta seule promenade quotidienne t'amenait jusqu'à moi, jusqu'à Florence, jusqu'à Armelle. Oui, j'ai retenu, gardé les témoignages qui racontent une période difficile de ta vie, mais j'ai comme tous ici le souvenir d'un homme simple, pétri de convictions mises au service des collectivités que tu servais et des gens que tu aimais.

Aujourd'hui, nous disons au revoir à cet ami, à ce grand serviteur que nous connaissions. Nous ne t'oublierons pas André.

A toute ta famille, ta femme, tes enfants, petits-enfants, j'adresse mes sentiments les plus chaleureux. Qu'ils soient fiers de ce que tu étais, que les Niortais soient fiers de ce que tu as fait.